

RÉFLEXIONS SUR LA VIE DANS LE SERVICE EXTÉRIEUR

Charles Ritchie — Ambassadeur en Allemagne de l'Ouest, aux États-Unis et à l'OTAN; sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures; haut-commissaire à Londres.

Charles Ritchie — l'homme qui se promenait en chaussettes au Haut-Commissariat, qui organisait des concerts et des cocktails dans son bureau, qui jugeait "obscène" la longue voiture noire officielle et préférait se rendre partout à pied, qui était ravi d'explorer les coins et recoins de Londres (souvent aux dépens de calendriers bien planifiés), qui abhorrait les "absurdités bureaucratiques" telles que le volume de courrier que pouvaient susciter des choses aussi peu importantes que le déplacement de meubles, qui captivait partout son public par des discours amusants d'après dîner, émaillés d'anecdotes personnelles.

Charles Ritchie est, et a toujours été, lui-même, ce pourquoi on l'a toujours respecté.

Mordu du journal intime, il a commencé à écrire à l'âge de 12 ans, mais "pour quelque étrange raison ne s'est pas arrêté au moment où les gens normaux le font". Alors que la plupart des gens écrivent leurs mémoires, il a écrit un journal. Les mémoires, dit-il dans la préface de son livre *Storm Signals*, sont le fruit d'une sagesse rétrospective qui est refusée à celui qui écrit un journal... Je préfère le journal... Il est moins remanié après coup et ne flatte pas l'ego de l'auteur. Il suit au jour le jour et quelquefois d'heure en heure les humeurs changeantes de l'auteur, depuis la tristesse et la nostalgie à l'allégresse et à l'amusement."

"Nous, les auteurs de journaux, sommes bien particuliers; malgré notre air inoffensif, nous pouvons être dangereux. Nous relations tout, quelquefois des choses embarrassantes, des choses indiscrettes, des choses qu'il vaudrait mieux oublier. On devrait nous interdire d'écrire et on le fera sans doute, car aucun syndicat ni groupe de pression ne nous protège. Nous sommes par nature des solitaires qui refusons de nous joindre à un groupe. Le seul argument que nous pourrions invoquer pour notre défense est que nous trouvons la vie si intéressante que nous ne voulons pas la laisser glisser entre nos doigts sans en laisser quelque trace."

Charles Ritchie et son épouse, Sylvia, font maintenant la navette entre Ottawa, Chesterton (Nouvelle-Écosse) et Londres. Depuis qu'il a pris sa retraite en 1974, M. Ritchie a écrit quatre livres basés sur ses "journaux non diplomatiques". (Le premier, *The Siren Years*, a gagné le Prix du Gouverneur général dans la catégorie de la littérature non romanesque.) Chaque

fois qu'il termine un livre, il croit que c'est le dernier mais, inévitablement, six mois après il se plaint de n'avoir rien de particulier à faire et se remet à écrire. Il avoue songer à un cinquième livre, mais n'en connaît pas encore la nature exacte. "Ce ne sera probablement pas un journal, peut-être des portraits, mais pas seulement de personnes célèbres, qui ne sont pas forcément les plus intéressantes, mais plutôt d'une foule d'autres que j'ai rencontrées au cours des ans."

Ses observations sur la vie dans le service extérieur, qui composent son dernier livre, *Storm Signals*, nous concernent tous directement; c'est pourquoi nous vous en livrons quelques extraits tirés de la partie "Diplomatic Attitudes".

ATTITUDES DIPLOMATIQUES

par Charles Ritchie

Servir le Canada à l'étranger est une expérience enrichissante. L'identité nationale émerge plus nettement lorsqu'elle est perçue de l'extérieur et que l'on voit le Canada jouer son rôle sur la scène internationale.

À l'instar de tous ses homologues, le diplomate canadien vit une sorte d'existence amphibie tant chez lui qu'à l'étranger. À l'étranger, il jouit de privilèges, d'indemnités et d'un statut spécial; chez lui, il est un fonctionnaire parmi des dizaines de milliers d'autres. Il a tout intérêt à s'adapter le plus vite possible, quelle que soit la situation.

Pour l'agent du service extérieur intéressé aux politiques et à la mécanique du pouvoir, il est plus important de servir au Canada qu'à l'étranger.

(Comme l'a déjà fait remarquer Winston Churchill, le pouvoir est au centre.) C'est à Ottawa que sont prises toutes les décisions influant sur notre politique étrangère. Ainsi, l'agent qui espère influencer sur le cours des événements doit profiter de ses affectations à Ottawa pour faire connaître ses vues. Plus longtemps il reste à l'étranger, loin des luttes internes politiques et ministérielles d'Ottawa, plus son influence tend à décroître. Il doit d'abord créer au pays des liens de confiance et d'amitié sur lesquels il pourra compter et qu'il devra entretenir. C'est là un élément qu'il est dangereux d'oublier.

Les diplomates en poste à l'étranger vivent dans un monde différent, celui de l'immunité. Ils ne sont pas assujettis à la loi locale. Cette immunité est loin d'être un anachronisme, car sans elle, les diplomates résidant dans des pays hostiles pourraient facilement devenir victimes d'accusations forgées de toutes pièces.



Charles et Sylvia Ritchie devant leur maison à Chesterton, Nouvelle-Écosse, en août dernier.

Vu de l'extérieur, aucun autre aspect de la vie diplomatique ne semble plus artificiel et en fait plus absurde que le protocole. Certains diplomates en arrivent à être complètement absorbés et fascinés par les questions de protocole; d'autres les considèrent comme un mal nécessaire.

On comprendra mieux cette fonction si on songe qu'elle reflète l'extraordinaire susceptibilité d'une nation. En effet, dans leurs relations, dont les diplomates sont les simples agents, les nations se comportent tout à fait comme de capricieuses *prima donna*.

Elles ont peur de "perdre la face" ou d'être éclipsées. Combien de coups de canon saluent l'arrivée d'un chef d'État en visite? Avec quelle chaleur ou froideur a été prononcé le toast d'après dîner? Triviaux en apparence, ces détails constituent une sorte de code, soigneusement pesé et pris en compte dans la communauté diplomatique. Ils peuvent être en effet les premiers signes d'un réchauffement ou d'un refroidissement des relations.